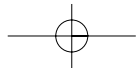
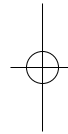
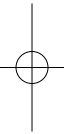




L'ÉTOILE LA PLUS PROCHE
D'ELLE-MÊME



Jacques Ferry
L'ÉTOILE LA PLUS PROCHE
D'ELLE-MÊME

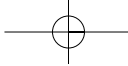
précédé de DÉPASSER L'AUDITION
par **Nicola Sornaga**

Quatrième de couverture :

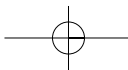
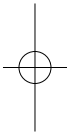
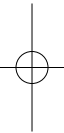
© Éditions M.F.
premier tirage, janvier 2006
www.editions-mf.com

MF

friction



Dépasser l'Audition
PAR *NICOLA SORNAGA*



Lorsque j'ai rencontré Jacques Ferry pour la première fois, je ne m'en souviens pas. Ce que je sais c'est que feuilletant « la Nouvelle Revue de Paris » au début des années 1990 (un numéro consacré au Surréalisme et ses insoumis, dirigé par Michel Bulteau), un texte extrait de son opus « Le Journal intime d'un miaulement »¹ avait retenu mon attention et m'avait permis de cristalliser un frère. Une sorte d'Autiste Redding était né.

Il avait un homonyme ou presque qui était le secrétaire particulier de Raymond Roussel et qui avait écrit un livre « Le tigre mondain », ce qui pourrait laisser penser par analogie que les Ferry sont de la race mondaine. L'homme qui nous concerne en l'occurrence est le contraire d'un mondain, mais bien un félin, un peu à la manière d'un Fellini ou d'un Leopardi, mais un félin faisant rire. Suffisamment en dehors du système pour être obligé de voler des timbres, il portait en lui aussi le sens du tragique italien.

À l'époque où je l'ai croisé, il ne fréquentait guère plus que quelque spécimen de borracho franc-comtois, dormant dans les broussailles sur les rives du canal près duquel il habitait. L'homme avait la réputation de dépasser les 80 km par jour en vélo. On disait de lui qu'il était, en côtes, plus rapide que Fausto Copi en personne, bien que moins démiurge que le

célèbre magna de la photo à bicyclette ; et aussi qu'il ne s'arrêtait jamais dans les descentes.

Un jour, il freina et accepta de descendre de son vélo. Il me tendit la main après avoir reculé de quatre pas. Il ne quittait son terrible engin que pour écrire, dormir, et s'occuper de son potager extraordinaire. Là où Matthieu Messagier ne buvait que du bourbon pour les étoiles, Ferry lui s'en tenait à sa dose quotidienne de sirop de cassis, de quoi doper un troupeau de vaches de la Vallée de la Lune et tenir une conversation avec une d'elles en particulier : la 777. Mais nous y reviendrons.

Le côté derviche tourneur de la bande de Trélles avait grâce à Ferry les deux roues nécessaires à la libre circulation des idées et des saillies les plus rapides de l'Est.² Il s'était inventé un chemin de traverse obsessionnel, comme un prophète de l'Umour, propre à Jacques Vaché, hors la loi et sauvé des eaux par la sécrétion des endorphines. J'y voyais là certaines expériences furieuses qui vous laissent sur le carreau si vous avez entrepris d'arrêter le sport. Ces vittelloni tréllois avaient eu une enfance dorée, « en langue de chat » pour reprendre l'expression de Jacques, libres de mâchouiller les brindilles jusqu'à la sève. Mais le voyage un jour sombre, s'était interrompu dans la communication. Il avait fallu repartir à zéro et dépasser « l'incurable retard des mots ». Aucun éditeur n'allait être au courant, faute de timbre, de l'existence d'une œuvre parmi les plus sauvages de son temps. Sur sa petite machine à écrire, cachée dans une commode, les fusées décollaient à la rencontre des « météores quotidiens ».

Le cercle des inventions littéraires passait l'arme à gauche.

La contribution à la Lichtenberg³ de Jacques Ferry comme une compilation de fragments étoilés s'accumulait pour don-

ner naissance à une construction dont l'acteur joue si intensément le jeu, qu'on ne peut dire aujourd'hui s'il en est l'auteur volontaire ou la marionnette animée contre le bois taillé du père et du saint esprit.

Les jaillissements revenaient à la charge pour marquer le territoire inconnu. Toujours les mêmes, jusqu'à épuisement du sens, à bout de souffle, jusqu'au prochain tour.

Puis retour à la Verrière, son eldorado, une transfiguration réelle de la Vallée de la lune.

Là, Jacques, comme le sachem, jouait au poker avec les paysages pour se ressourcer. Il donnait, reprenait, montait sur son vélo et interrogeait « la banque du sperme au sujet du surréalisme ». Personne ne répondait. Les jaillissements revenaient à la charge : jamais les mêmes.

Il me parlait d'une midinette d'un sitcom américain dont je tirais le nom pour des raisons qui ne regardent que lui et qui pour lui représentait l'éternel féminin.

L'évocation de son film culte « Notre agent à la Havane » éveillait en moi, sans que je l'ai vu, des pluies tropicales en opposition à la rudesse du climat de Trélles, mais le teint buriné de Jacques commençait à faire de lui, le miroir de la sage expression d'un paysan des Caraïbes.

Sans rhum, sans cigares, mais avec la violence de la révolte infantile et infinie contre le confort moral et l'étroitesse d'esprit du petit bourgeois de Besançon.

Ses origines (Vincense, dans le nord-est de la péninsule italienne) ne faisaient certainement pas de lui un sécessionniste du Nord, mais plutôt une sorte de Casanova androgyne, Sicilien au bord du gouffre de la représentation. Il jouait contre son gré, voir à son propre insu, dans mon premier long-métrage « Le

Dernier des immobiles » et je lui attribuais la partition musicale, dite de « l'Illumination progressive ».

Il m'avait raconté sa rencontre avec Andy Warhol, à la Factory, lors du seul voyage qu'il fit, en compagnie de Jean-Pierre Cretin, et son entrée fracassante dans les murs d'enceinte de l'Actor's Studio à New York. Il avait passé l'audition dans la salle vide, tout seul sur la scène. Ce qu'il fit également pour le film.

Comme Al Pacino, il finit par passer littéralement au travers de l'image, dialogua en dialecte marocain avec la vache 777 et le fil de fer barbelé, puis en poésie, il nous indiqua le chemin pour nous rendre à la Vallée de la Lune.

Il réussit dans ce moment à parler « le langage des anges » pour abolir toutes les frontières entre les différents niveaux d'observation que sont pour moi le langage écrit parlé ou filmé. Il y eut là un petit vertige général. C'est ainsi qu'oubliant un instant son monologue recomposé à partir de lettres qu'il m'avait envoyées, il regarda l'objectif, pour relancer un météore contre le doute et l'angoisse de toute hésitation. Le silence fut bienfaiteur.

« Dépasser l'Audition » : c'est ce qu'il déclara avoir réussi en présence d'aucun avocat devant le tribunal de la poésie impersonnelle. Elle l'avait déjà pardonnée car elle n'était pas présente durant l'audience. L'Audition, dont mon vieux compagnon Thierry Beauchamp disait qu'elle se présentait comme un phonographe de l'esprit, ou encore André Breton affirmant qu'elle était l'écho pour le tympan, de l'image qui « cogne à la vitre », juste arrivée en bout de course, quand la moelle a fait son chemin de frissons derrière la nuque si souvent sapée, l'audition au sens d'entendre pour être entendu. Cette audition-là, il l'avait laissé derrière lui, dans les ruines

de l'Actor's Studio, sur son chemin de confusions, pour mieux la précéder en affirmant son propre langage humoristique et lumineux, sa voie unique et poétique.

Jacques à cette époque achevait de construire son Musée, aujourd'hui disparu, dans lequel se côtoyaient les fantômes en liberté de Louis II de Bavière, de Marilynne Monroe, du Velvet Underground, et quelques tubes de dentifrices de la marque Tonigentil.

Il me remit le tapuscrit original de « La Pureté » premier titre de son opus inédit « L'Étoile la plus proche d'elle-même » comme on lance une bouteille à la mer.

Comme l'écume était passée, Jacques avait remis au goût du jour en pleine période obscurantiste, l'humour noir le plus féroce et le non-sens le moins économique. Il portait le cliché en vadrouille à l'arrière de son vélo sur son porte-bagages.

Pour revenir à l'expression la plus simple et la plus dépouillée, il avait mille fois retourné le vent contre lui-même et ces fragments compilés d'une vie se mirent à sonner le glas du formalisme littéraire et de la pause sournoise.

L'image était comme à cloche-pied passant de l'anti-chambre de la mort à l'éveil du « pistoler » dont il se « souvient encore ».

1. Publié aux Éditions Luvah par Louis Ucciani en 1990.
2. Le Pays de Trêles est le territoire physique et imaginaire décrit par Matthieu Messagier dans toute son œuvre.
3. Logicien et aphoriste allemand du XVIII^e siècle salué par les surréalistes.